

Auguste Comte

COURS
DE
PHILOSOPHIE POSITIVE
I

Présentation et notes par

MICHEL SERRES,
FRANÇOIS DAGOGNET, ALLAL SINACEUR

HERMANN  ÉDITEURS DES SCIENCES ET DES ARTS

Auguste Comte

Cours de philosophie positive

II

leçons 1 à 45

Présentation et notes par

Michel Serres, François Dagognet, Allal Sinaceur

Nouvelle édition, revue et corrigée

Cette nouvelle édition a bénéficié du concours de Madame Annie Petit, professeur de philosophie à l'Université Paul Valéry, Montpellier III, qui a rectifié un certain nombre d'annotations et a rapporté des éléments relatifs à la présentation initiale de l'œuvre.

L'édition originale du *Cours de philosophie positive* se compose de six tomes respectivement intitulés :

- I *Les préliminaires généraux et la philosophie mathématique*, écrits pendant le premier semestre de 1830
- II *La philosophie astronomique et la philosophie physique*, écrite pour l'une au mois de septembre 1834 et pour l'autre dans le premier semestre de 1835
- III *La philosophie chimique et la philosophie biologique*, écrites dans le mois de septembre 1835
- IV *La partie dogmatique de la philosophie sociale*, écrite du 1^{er} mars au 1^{er} juillet 1839
- V *La partie historique de la philosophie sociale, en tout ce qui concerne l'état théologique et l'état métaphysique*, écrite entre le 21 avril 1840 et le 26 février 1841
- VI *Le complément historique de la philosophie sociale et les conclusions générales*, écrits entre le 20 mai 1841 et le 13 juillet 1842.

ISBN 2 7056 6351 7

© 1998, HERMANN, ÉDITEURS DES SCIENCES ET DES ARTS, 293 RUE LECOURBE, 75015 PARIS

Toute reproduction ou représentation de cet ouvrage, intégrale ou partielle, serait illi-cite sans l'autorisation de l'éditeur et constituerait une contrefaçon. Les cas strictement limités à usage privé ou de citation sont régis par la loi du 11 mars 1957.

Cours de philosophie positive

II

AVERTISSEMENT DE L'AUTEUR

Ce cours, résultat général de tous mes travaux depuis ma sortie de l'École polytechnique en 1816, fut ouvert pour la première fois en avril 1826. Après un petit nombre de séances, une maladie grave m'empêcha, à cette époque, de poursuivre une entreprise encouragée, dès sa naissance, par les suffrages de plusieurs savants du premier ordre, parmi lesquels je pouvais citer dès lors MM. Alexandre de Humboldt, de Blainville et Poinso, membres de l'Académie des Sciences, qui voulurent bien suivre avec un intérêt soutenu l'exposition de mes idées. J'ai refait ce cours en entier l'hiver dernier, à partir du 4 janvier 1829, devant un auditoire dont avaient bien voulu faire partie M. Fourier, secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences, MM. de Blainville, Poinso, Navier, membres de la même académie, MM. les professeurs Broussais, Esquirol, Binet, etc., auxquels je dois ici témoigner publiquement ma reconnaissance pour la manière dont ils ont accueilli cette nouvelle tentative philosophique.

Après m'être assuré par de tels suffrages que ce cours pouvait utilement recevoir une plus grande publicité, j'ai cru devoir, à cette intention, l'exposer cet hiver à l'Athénée royal de Paris, où il vient d'être ouvert le 9 décembre.

Le plan est demeuré complètement le même ; seulement les convenances de cet établissement m'obligent à restreindre un peu les développements de mon cours. Ils se trouvent tout entiers dans la publication que je fais aujourd'hui de mes leçons, telles qu'elles ont eu lieu l'année dernière.

Pour compléter cette notice historique, il est convenable de faire observer, relativement à quelques-unes des idées fondamentales exposées dans ce cours, que je les avais présentées antérieurement dans la première partie d'un ouvrage intitulé : *Système de politique positive*, imprimée à cent exemplaires en mai 1822, et réimprimée ensuite en avril 1824, à un nombre d'exemplaires plus considérable. Cette première partie n'a point encore été formellement publiée, mais seulement communiquée, par la voie de l'impression, à un grand nombre de savants et de philosophes européens. Elle ne sera mise définitivement en circulation qu'avec la seconde partie, que j'espère pouvoir faire paraître à la fin de l'année 1830.

J'ai cru nécessaire de constater ici la publicité effective de ce premier travail, parce que quelques idées, offrant une certaine analogie avec une partie des miennes, se trouvent exposées, sans aucune mention de mes recherches, dans divers ouvrages publiés postérieurement, surtout en ce qui concerne la rénovation des théories sociales. Quoique des esprits différents aient pu, sans aucune communication, comme le montre souvent l'histoire de l'esprit humain, arriver séparément à des conceptions analogues en s'occupant d'une même classe de travaux, je devais néanmoins insister sur l'antériorité réelle d'un ouvrage peu connu du public, afin qu'on ne suppose pas que j'ai puisé le germe de certaines idées dans des écrits qui sont, au contraire, plus récents.

Plusieurs personnes m'ayant déjà demandé quelques éclaircissements relativement au titre de ce cours, je crois utile d'indiquer ici, à ce sujet, une explication sommaire.

L'expression *philosophie positive* étant constamment employée, dans toute l'étendue de ce cours, suivant une acception rigoureusement invariable, il m'a paru superflu de la définir autrement que par l'usage uniforme que j'en ai toujours fait. La première leçon, en particulier, peut être regardée tout entière comme le développement de la définition exacte de ce que j'appelle la philosophie positive.

Je regrette néanmoins d'avoir été obligé d'adopter, à défaut de tout autre, un terme comme celui de *philosophie*, qui a été si abusivement employé dans une multitude d'acceptions diverses. Mais l'adjectif *positive*, par lequel j'en modifie le sens, me paraît suffire pour faire disparaître, même au premier abord, toute équivoque essentielle, chez ceux, du moins, qui en connaissent bien la valeur. Je me bornerai donc, dans cet *Avertissement*, à déclarer que j'emploie le mot *philosophie* dans l'acception que lui donnaient les Anciens, et particulièrement Aristote, comme désignant le système général des conceptions humaines ; et, en ajoutant le mot *positive*, j'annonce que je considère cette matière spéciale de philosophie qui consiste à envisager les théories, dans quelque ordre d'idées que ce soit, comme ayant pour objet la coordination des faits observés, ce qui constitue le troisième et dernier état de la philosophie générale, primitivement théologique et ensuite métaphysique, ainsi que je l'explique dès la première leçon.

Il y a, sans doute, beaucoup d'analogie entre ma philosophie positive et ce que les savants anglais entendent, depuis Newton surtout, par *philosophie naturelle*. Mais je n'ai pas dû choisir cette dernière dénomination, non plus que celle de *philosophie des sciences*, qui serait peut-être encore plus précise, parce que l'une et l'autre ne s'entendent pas encore de tous les ordres de phénomènes, tandis que la philosophie positive, dans laquelle je comprends l'étude des phénomènes sociaux aussi bien que de tous les autres, désigne une manière uniforme de raisonner applicable à tous les sujets sur lesquels l'esprit humain peut s'exercer. En outre, l'expression *philosophie naturelle* est utilisée, en Angleterre, pour désigner l'ensemble des diverses sciences d'observation, considérées jusque dans leurs spécialités les plus détaillées ; au lieu que, par *philosophie positive*, comparé à *sciences positives*, j'entends seulement l'étude propre des généralités des différentes sciences, conçues comme soumises à une méthode unique et comme formant les différentes parties d'un plan général de recherches. Le terme que j'ai été conduit à construire est donc, à la fois, plus étendu et plus restreint que les dénominations, d'ailleurs analogues, quant au caractère fondamental des idées, qu'on pourrait, de prime abord, regarder comme équivalentes.

Paris, le 18 décembre 1829

A MES ILLUSTRÉS AMIS

M. LE BARON FOURIER,
secrétaire perpétuel de l'Académie royale des sciences,

M. LE PROFESSEUR U. M. D. DE BLAINVILLE
membre de l'Académie royale des sciences,

en témoignage de ma respectueuse affection,

Auguste Comte

Table

Avertissement de l'auteur (18 décembre 1829).....	v
Tableau synoptique.....	ix
Michel Serres Introduction : <i>Le spéculatif - Le moteur</i>	1

Préliminaires généraux

(1^{ère} publication dans la *Revue encyclopédique*, n° 44, nov. 1829, pp. 273-309)

Leçon 1. Exposition du but de ce cours ou considérations générales sur la nature et la destination de la philosophie positive	20
Leçon 2. Exposition du plan de ce cours ou considérations générales sur la hiérarchie fondamentale des sciences positives.....	42

Philosophie des mathématiques

(écrite pendant le premier semestre de 1830 : leçons 3 à 7 terminées en février 1830, volume complété en juillet)

Leçon 3. Considérations philosophiques sur l'ensemble de la science mathématique	65
Leçon 4. Vue générale de l'analyse mathématique.....	83
Leçon 5. Considérations générales sur le calcul des fonctions directes	96
Leçon 6. Exposition comparative des divers points de vue généraux sous lesquels on peut envisager le calcul des fonctions indirectes	107
Leçon 7. Tableau général du calcul des fonctions indirectes.....	125
Leçon 8. Considérations générales sur le calcul des variations.....	141
Leçon 9. Considérations générales sur le calcul aux différences finies.....	149
Leçon 10. Vue générale de la géométrie	154
Leçon 11. Considérations générales sur la géométrie <i>spéciale</i> ou <i>préliminaire</i>	172
Leçon 12. Conception fondamentale de la géométrie <i>générale</i> ou <i>analytique</i>	184
Leçon 13. De la géométrie générale à deux dimensions.....	199
Leçon 14. De la géométrie générale à trois dimensions.....	215
Leçon 15. Considérations philosophiques sur les principes fondamentaux de la mécanique rationnelle	226
Leçon 16. Vue générale de la statique	244
Leçon 17. Vue générale de la dynamique.....	266
Leçon 18. Considérations philosophiques sur les théorèmes généraux de la mécanique rationnelle.....	282

Philosophie astronomique

(rédigée en septembre et début octobre 1834)

Leçon 19. Considérations philosophiques sur l'ensemble de la science astronomique.....	300
Leçon 20. Considérations générales sur les méthodes d'observation en astronomie.....	315
Leçon 21. Considérations générales sur les phénomènes géométriques élémentaires des corps célestes.....	331
Leçon 22. Considérations générales sur le mouvement de la Terre.....	348

Leçon 23.	Considérations générales sur les lois de Kepler et sur leur application à l'étude géométrique des mouvements célestes.....	363
Leçon 24.	Considérations fondamentales sur la loi de la gravitation.....	378
Leçon 25.	Considérations générales sur la statique céleste.....	393
Leçon 26.	Considérations générales sur la dynamique céleste.....	408
Leçon 27.	Considérations générales sur l'astronomie sidérale et sur la cosmogonie positive.....	427

Philosophie physique

(rédaction terminée en mars 1935)

Leçon 28.	Considérations philosophiques sur l'ensemble de la physique.....	441
Leçon 29.	Considérations générales sur la barologie.....	468
Leçon 30.	Considérations générales sur la thermologie physique.....	483
Leçon 31.	Considérations générales sur la thermologie mathématique.....	499
Leçon 32.	Considérations générales sur l'acoustique.....	514
Leçon 33.	Considérations générales sur l'optique.....	529
Leçon 34.	Considérations générales sur l'électrologie.....	544

Philosophie chimique

(rédigée du 7 septembre au 9 octobre 1835)

Introduction de François Dagognet : <i>La chimie comtienne</i>	561	
Leçon 35.	Considérations philosophiques sur l'ensemble de la chimie.....	566
Leçon 36.	Considérations générales sur la chimie proprement dite ou <i>inorganique</i>	590
Leçon 37.	Examen philosophique de la doctrine chimique des proportions définies.....	608
Leçon 38.	Examen philosophique de la théorie électro-chimique.....	622
Leçon 39.	Considérations générales sur la chimie dite <i>organique</i>	637

Philosophie biologique

(leçon 40 écrite du 29 décembre 1835 ou 28 janvier 1836 ; leçons 41 et 42 en août 1836 ;
leçons 43, 44 et 45 du 26 novembre au 31 décembre 1837)

Introduction d'Allal Sinaceur : <i>Les sciences de la vie</i>	651	
Leçon 40.	Considérations philosophiques sur l'ensemble de la science biologique (écrite du 1 ^{er} au 30 janvier 1836).....	665
Leçon 41.	Considérations générales sur la philosophie anatomique (écrite du 1 ^{er} au 6 août 1836).....	747
Leçon 42.	Considérations générales sur la philosophie biotaxique (écrite du 9 au 15 août 1836).....	767
Leçon 43.	Considérations philosophiques sur l'étude générale de la vie végétative ou organique (écrite du 20 novembre au 15 décembre 1837).....	795
Leçon 44.	Considérations philosophiques sur l'étude générale de la vie animale proprement dite (écrite du 17 au 22 décembre 1837).....	821
Leçon 45.	Considérations générales sur l'étude positive des fonctions intellectuelles et morales ou cérébrales (écrite du 24 au 31 décembre 1837).....	842

Les notes précédées d'un astérisque font partie de l'édition originale.

MICHEL SERRES

INTRODUCTION

LE SPÉCULATIF

A qui la présidence? A quelle science revient-il de régner sur la philosophie naturelle? Après que Bacon et Descartes eurent amené l'histoire à l'âge positif, passée la nuit théologique et métaphysique, une loi des trois couples succède à la loi des trois états. La souveraineté — le pouvoir sur le savoir, le savoir au pouvoir — appartient d'abord au couple initial mathématiques-astronomie, ensuite au couple intermédiaire physique-chimie, enfin au couple définitif biologie-sociologie. C'est-à-dire aux classes académiques correspondantes. L'histoire a pour fonction de fait d'élire un président : le prêtre, le militaire, le sociologue. Elle marque l'ascendant. Mais la philosophie, le discours de l'ensemble des sciences, en ce qu'elle établit un classement, une hiérarchie des classes, est électrice en droit du souverain. Elle détient les raisons et les expose, elle dit le complexe et l'universel, l'abstrait, le réel, le concret. Elle détient donc la raison de l'histoire et la justification du pouvoir. En regard, l'histoire est celle de la raison, elle dit la formation de l'encyclopédie, la construction progressive de l'échelle des hiérarchies. Ainsi l'élection à la présidence s'explique par la philosophie et se réalise dans l'histoire. Le souverain élu est toujours un universel. Universel abstrait en extension lorsqu'il s'agit du mathématicien, du mécanicien ou de l'astronome, universel concret en compréhension lorsqu'il s'agit du politique.

Il s'agit d'un exemple. Décisif pour l'orientation du positivisme, quelconque cependant pour sa constitution. J'entends par orientation, sa finalité ou son but : qui doit prendre le pouvoir et finir la Révolution? Et par constitution, le moyen : la forme du savoir. A force d'obéir au précepte du *comment* sans jamais se demander *pourquoi*, sur le terrain des sciences, on a fini par ne poser à la philosophie des sciences que l'une des deux questions que Comte résolvait. Or, le positivisme n'est pas seulement une épistémologie, une théorie des sciences et de la science, il est une politique : une politique des sciences et par les sciences. La souveraineté dans la cité s'acquiert par la souveraineté dans l'encyclopédie. D'où l'idée de la former bien, par l'histoire et par la raison.

L'œuvre, immense en volume, de Comte, est une variation, assez étroite et donc répétitive, sur deux philosophèmes principaux : la loi des trois états et la classification des sciences. Ce qu'il fallait savoir, un siècle durant, pour être reçu au baccalauréat, parmi l'élite. La tradition voyait dans la première une philosophie de l'histoire et une théorie de la connaissance dans l'autre. Et ce n'était pas faux. On y pouvait débattre, au calme, de l'ordre et du progrès, du savoir et des formations qui le précèdent et dont il se coupe. Au calme, c'est-à-dire dans un système spéculatif. Nous pourrions, une fois encore, et débattre et varier.

Considérons plutôt deux ensembles. L'ensemble des énoncés de la première leçon où les trois régimes sont décrits et installés; l'ensemble des énoncés de la deuxième, où la classification est construite. D'une part, un récit, de l'autre, une encyclopédie, un dictionnaire. Soit un énoncé, choisi dans le premier ensemble, transportons-le dans le second. Lorsque je lis un livre, pris dans une bibliothèque (la bibliothèque positiviste, par exemple), il m'arrive de chercher dans un dictionnaire les termes rencontrés dans le livre. Le dictionnaire est, à son tour, formé des livres de la bibliothèque, pris ensemble. Autrement dit, je peux chercher dans la deuxième leçon, c'est-à-dire dans tout le *Cours de philosophie positive*, qui n'en est que le développement, les termes rapportés dans le récit de la première, c'est-à-dire l'histoire. Le *Cours* entier, globalement parlant, est l'encyclopédie d'une histoire, ou le dictionnaire d'un texte. Bordé, à gauche et à droite, en son début et en sa fin, par une histoire de l'encyclopédie. Deux segments de droite, car l'origine est assignée, car la fin est posée, projetés sur un cercle.

Soit l'énoncé de base, la loi des trois états¹. Elle organise l'évolution de l'humanité vers le régime positif. Or, aux âges théologique et métaphysique, il n'y a pas des lois, il y a des causes, personnifiées dans les dieux ou réunies en un seul Dieu, conceptualisées en abstractions ou entités. La loi, la relation ou le fonctionnement, le pourquoi réduit au comment, voici la caractéristique de l'âge positif. De celui, justement, qui a fondé le dictionnaire. Et qui l'a construit par théorèmes et lois physiques. Les lois de l'astronomie, Képler, Newton, Laplace, les lois de la mécanique, Archimède, d'Alembert, Lagrange, celles de la physique, Descartes, Euler et Black, celles de la biologie, celles de la sociologie. Bichat et Comte. La loi des trois états est une loi de la sociologie, c'est-à-dire une loi au sens des sciences les plus simples, relation unissant des phénomènes observables, qui prend sa force et sa compréhension maximales dans le savoir le plus complexe et le plus concret, le dernier. Elle devient alors une loi des groupes, du collectif, des sociétés ou des gouvernements, au plein sens où on dit l'esprit des lois, ou qu'un texte a force de loi. La présidence, la souveraineté ou l'ascendant définitif appartenant, en dernière instance, à la physique sociale, la loi-relation devient raison d'État. Par cette synthèse finale de la physique et de la sociologie. Ainsi le premier mot, le maître mot de la première leçon, est-il réécrit dans le dictionnaire, transporté de région en région, importé-exporté de leçon en leçon, chaque science faisant la passe, de Thalès à Newton et de Bichat jusqu'à Auguste Comte. L'encyclopédie est bien un dictionnaire, l'espace global des transports métaphoriques. Et, que je sache, il existe une *loi* de passage : à qui la présidence? Autrement dit, qui dictera sa *loi*? La métaphore, comme ensemble des transports, c'est la passation du pouvoir. Lorsque la sociologie devient une science, l'histoire, la politique, l'organisation du collectif, ont des lois, mais il faut accepter qu'elles soient le fait du dominateur et son ordre. Celle des trois états est une relation, elle est surtout un énoncé de l'ordre positif, une décision du dernier président. Qui a le pouvoir réécrit l'histoire et la termine dans son dos.

Le récit ne serait alors que le transport dans l'espace du dictionnaire. Et ce n'est pas trop étonnant puisque, sur cet espace, est projeté l'ensemble exhaustif de la bibliothèque. La vérification continue : soit, à nouveau, la loi des trois états, Le terme état, *status*, passe, dans l'encyclopédie, de couple en couple. Il désigne d'abord un système statique, en équi-

1. Cf. *Hermès III. La traduction*, (Editions de Minuit) pp. 177-182, et, ici même, première leçon, note 4.

libre et en repos : bilan, assiette de stabilité. Pour la mécanique, terrestre ou céleste, partagée à nouveau en dynamique et en statique, toute une histoire longue cherche encore le président. D'Archimède à Stevin, la souveraineté statique est acquise, perdue au profit de la dynamique, à partir de Galilée; mais l'histoire se retourne, par Varignon, d'Alembert, Lagrange et Poinsot, et la statique fonde la dynamique, elle reprend la présidence. La seizième leçon traduit la loi des trois états pour la théorie de l'état. Elle ouvre tout le dictionnaire au partage mouvement-repos, repris dans toutes les cellules, et s'épanouissant dans l'ordre et le progrès. Or, dès la Mécanique, tout est joué : l'ordre est premier par rapport au progrès, comme la statique est prioritaire dans le premier couple. De plus, la loi des trois états gouverne un mouvement, ce mouvement complexe et concret qu'on appelle l'histoire. Or, la mécanique est justement la théorie du mouvement, l'ensemble de ses lois dans les cellules les plus simples. Soit donc une trajectoire quelconque. Elle n'est comprise par une loi, c'est-à-dire par une équation, que si les constantes d'intégration se trouvent fixées aux conditions initiales et terminales, états respectifs du système au temps origine et au bilan final. Dès lors, et universellement, tout mouvement quelconque se trouve soumis à une loi des trois états, au sens statique de ce mot : états initial, courant, définitif. C'est que le point sur son orbite n'est pas considéré autrement qu'en équilibre sur elle, assujetti à y rester par un système de forces qui s'annulent en lui, à un instant donné. La législation de l'histoire, dans le récit, est d'abord, dans le dictionnaire, ce principe de statique.

La métaphorisation, commencée dans le couple mathématiques-astronomie, lui-même centré sur la mécanique, se poursuit dans les deux autres couples. Déjà, les siècles précédents avaient su distinguer statique et dynamique des fluides *ou* des solides. L'état n'est plus alors le bilan de stabilité ou la description complète d'un système quelconque sollicité par des forces quelconques, il désigne la qualité d'une agrégation moléculaire, il fouille l'intérieur des corps. La pluie ne tombe pas comme les pierres, sous l'universalité de la loi de Newton, la marée montre bien que l'attraction ne joue pas tout à fait sur la viscosité des mers comme sur le manteau raide des roches. On change alors d'universalité. La première ouvre bien la dichotomie du repos et du mouvement, Newton est retenu sur le parcours métaphorique des cellules. Mais la seconde est référée à l'un des deux dédicataires du *Cours*, le baron Fourier. C'est lui qui annonçait, bien avant la trentième leçon, dans l'introduction à la *Théorie analytique de la chaleur*, que celle-ci était universelle. Nul corps n'est neutre sous ce rapport, tout corps la contient, la reçoit, l'émet, la communique. De plus, elle bouleverse, dans sa variation, l'agrégation ou la composition moléculaire, savoir l'état des corps. L'attraction gouverne leur état, c'est-à-dire leur position, leur site, leur mouvement et leur distribution dans l'espace. Newton est le président de cette première systématique, comme Laplace est celui du système du monde. La chaleur, antagoniste principale de cette souveraineté, gouverne leur état, c'est-à-dire cette manière d'être de leur cohésion ou de leur consistance. Relisez le morceau de cire : Descartes, avant Fourier, avait mis la main sur cette universalité seconde, lui qui avait manqué la première, en rêvant à ses tourbillons. Alors la théorie *physique* des états traverse la dichotomie ouverte par la mécanique des états : statique et dynamique différencient leurs résultats selon qu'il s'agit de solides, de liquides ou de gaz. Et voilà bien les trois états, d'un système qui n'est plus quelconque, mais décrit au plus près dans sa cohérence réglée ou son élasticité glissante. Un corps donné passe par trois états, vapeur d'eau, mer et glace. Même chimie pour trois physiques, même composition pour d'autres apparences, une certaine identité altérée. Mais il ne s'agit plus de mou-

vement, de déplacement dans l'espace, et de leur représentation dans et par une loi. Il s'agit de transformation, cette transformation qui fera les moteurs de la révolution industrielle, non par Fourier, mais par Carnot, qu'Auguste Comte marque. Transformation qui n'est pas un vain mot, puisque seule la forme physique change et laisse stable l'équation chimique. Seuls les nouveaux moteurs, au vingtième siècle, iront fouiller les changements, dans l'ordre des particules. De cette transformation des états, il existe une loi, celle de Black. Et c'est justement la chaleur qui, par absorption ou dégagement, domine la chaîne, gouverne le passage du solide au liquide et du liquide au gaz, et inversement. C'est une loi des trois états, universelle dans le second couple.

Toute science est une physique, inorganique ou organique. Lorsque le *Cours* traverse le département singulier appelé physique, il se souvient de sa dédicace à Fourier. La barologie est une mécanique, l'optique une géométrie, l'électricité commence à peine. La grande physique, j'entends la contemporaine, commence à Fourier. Les leçons de thermologie sont un noyau du *Cours*; voici le président, temporaire. Et cela est si vrai qu'en aucun texte, sans doute, les termes états et lois ne se trouvent si répétés. Y compris dans le modèle minimal de la propagation de la chaleur dans les solides : état initial de la différence, état de régime, beau pléonasmisme pour le récit, état final et définitif, de l'insurpassable égalité. Théorie de l'état terminal permanent. Cela est si vrai que tous les grands lecteurs de Comte puiseront là leurs métaphores. Bergson, le thermodynamicien des deux sources (celles de Carnot), de l'énergie, de la mouvance, va renverser le processus. Oui, l'intelligence va des explications nuageuses à la consistance positiviste. Il faudra donc refuser la géométrie des solides pour revenir au courant de conscience et au jaillissement de la nouveauté, en jet d'eau. D'où la situation de Bachelard, le piège. Sa polémique anti-bergsonienne le ramène brutalement à ce que son ennemi avait contesté : on n'est jamais réactif impunément. Et donc il va chercher, dès le départ, le noyau fouriériste de Comte, le noyau positif le plus dur : la propagation thermique dans les solides. La banque de ses métaphores. Il n'en sortira plus. Son œuvre est formée du même profil de la science, des mêmes aveuglements sur la logique et le formalisme algébrique, des mêmes clairvoyances, sur la mécanique, des mêmes utopies sociales, sur les classes académiques, la cité des savants, de la même histoire, continue et coupée, des mêmes formations, de la même morale, de la même perception vague de l'histoire et des concepts de la philosophie. Bachelard, c'est bien Comte parmi nous, divisé en deux, par manque d'organique, et transporté par Einstein et de Broglie. Centré par les nouvelles mécaniques et l'ancienne thermologie.

Cela dit, revenons au monde. L'astronomie fait voir la loi des trois états. La stabilité laplacienne du monde exhibe la métaphore mécanique. *Le système est à l'état de régime*, et son spectacle est devant nous. Il suffit de former le *système* de ses équations et de les intégrer, compte tenu des états initial et final. Mais considérez maintenant l'état des planètes, leur cohésion ou leur viscosité. Enveloppées d'une atmosphère, d'une robe marine, sur le noyau rocheux, elles font voir, de nouveau, les états. Échappées un moment, au niveau de l'équateur solaire, de la nébuleuse primitive brûlante, elles se refroidissent lentement, et l'empilement diversifié des états marque, pour chacune d'entre elles, la fossilité de son *âge*. L'absorption ou dégagement de chaleur est la loi des états de leur transformation. Spectacle cosmologique, par le régime, et modèle cosmogonique, par le temps de la formation. D'où, chez Comte, la nécessité d'un état final, absent de la théorie laplacienne : le monde s'effondre, la nébuleuse fond et flambe de nouveau, c'est l'éternel retour.

L'âge positif donne la main au fétichisme, relance une religion et reforme le catéchisme.

Par le déplacement des métaphores, est découvert le lieu le plus immense et le plus éclatant où se dessinent les états, le système des astres, l'espace entier du monde. L'humanité peut contempler la Loi dans le ciel incendié. Le souverain est le Soleil, qui gouverne l'ensemble comme ordre. Si Newton est le président, le Tout gravite autour de lui; si le pouvoir est à Fourier, il est l'unique source de chaleur, celui qui donne au Monde l'équilibre thermique; Laplace vient, et il est l'origine; que le positivisme complète enfin le modèle oscillant, il est l'alpha et l'omega, la nébuleuse primitive et finale.

Tout est dit désormais dans la moitié du dictionnaire, l'aire de la physique des corps bruts. La loi historique de la première leçon se reflète en chaque cellule-miroir de l'encyclopédie. Mais le transport métaphorique ne finit pas à la naissance de la vie. Le terme état est bien de biologie, avant d'être de médecine. Il marque une formation organique, équilibre d'un stade avant la crise et fragment quasi stable dans une évolution. « Que, sous l'impulsion de Bichat, la grande révolution scientifique transporte la présidence générale de l'astronomie à la biologie », ou que le *Cours* glisse, en sa dédicace, de Fourier à Blainville, et la loi universelle de l'univers se projette en cette nouvelle région : c'est Comte lui-même qui la traduit dans l'aire de l'ontogenèse, enfance, jeunesse, état de maturité. Qui ne se souvient d'avoir été, dans son état d'enfant, théologien, métaphysicien dans son adolescence et physicien à l'âge mûr? D'ici à la phylogenèse : pendant la longue enfance de l'humanité, où les prêtres régnaient, etc. Le progrès du savoir, comme l'ordre historique, sont désormais repris en termes biologiques, parfois issus de l'embryogenèse, parfois de la théorie des tissus. Comme dirait le *Cours*, la loi est organique; et les états, organisés. Que la domination passe enfin et ce, en définitive, à la sociologie, et que le but spécial de la philosophie : terminer la Révolution, rétablir l'ordre après la crise et réorganiser la société, soit en vue, dès que le savoir est formé, alors ladite révolution étale sous nos yeux la loi des trois états, sous la présidence d'un Roi, issu du Roi-soleil : le clergé, l'aristocratie et le Tiers. Voici, en premier, le régime théologique et ses fossiles, voici, en second, les militaires et pédantocrates, les responsables de la crise². Ainsi l'état positif, au sortir du désordre, provoqué par les séquelles des deux premiers états, doit-il être le régime des prolétaires. « La participation des prolétaires et la disparition des classes sacerdotale et militaire caractérise la dictature positiviste. » Seule, bien sûr, la participation : car la classe dominante doit rester celle des généralistes, non les seuls mathématiciens dont l'universalité extensive est abstraite, non les seuls physiciens, qui n'ont égard qu'au milieu inorganique, mais la classe des sociologues dont l'universalité compréhensive est la seule réelle. Reste la loi dictée par cette classe seule, parvenue à l'état troisième et au troisième couple du savoir.

Au bilan, on ne peut trouver une seule cellule où la loi du récit ne soit pas transposée. Tout se passe comme si, dans l'ordre du savoir et sa constitution progressive, chaque région exprimait un *état* (au sens linguistique du mot), un état de la métaphore. L'énoncé de base, à la première leçon, se métaphorise, dans la deuxième et dans toutes les autres, et ceci en deux sens. Il se transporte, d'aire en aire, il est importé-exporté. Il se réinvestit en chaque

2. Cela est le spectacle statique. La dynamique en est donnée par la succession Ancien Régime (roi, prêtres, aristocratie, c'est-à-dire Restauration), Révolution (idéologues, protestants, libertaires destructeurs et critiques). Temps actuel qui synthétise l'ordre du premier avec le progrès du second.

aire, dans une langue originale et un énoncé singulier, signé le plus souvent d'un nom propre éponyme : là, et ainsi transcrite, la métaphore autochtone (l'état de l'énoncé dans le mouvement de l'énoncé) conquiert toute l'universalité possible pour la région considérée. Principe général de statique pour un système quelconque, loi globale des mouvements, transformation des corps en général, description intégrale du monde tel qu'il est, genèse ou cosmogonie de l'inorganique dans son ensemble, ontogenèse, phylogénèse, et loi universelle de l'histoire finie. L'énoncé passe, comme une monnaie, d'aire en aire, et chaque président la frappe à son effigie. On comprend, dès lors, que le philosophe positiviste soit le spécialiste des généralités : il parle une langue dont l'énoncé général ensemblise les énoncés généraux des régions spécialistes de l'encyclopédie.

Comment alors pourrait parler le lecteur ? A plusieurs voix, assurément. Il redit tout d'abord le récit et le dictionnaire. Le savoir tout entier s'historicise dans le récit, mais celui-ci est détaillé dans le dictionnaire. Chaque énoncé buissonne au parcours encyclopédique. D'où l'analyse métaphorique. Et peut-être cette découverte, faite d'instinct par Comte, que toute découverte régionale, dans une science donnée, s'énonce par une métaphore, universalisée en son lieu, sur un déplacement métaphorique. *Il est vrai qu'il suffit de transporter d'Alembert au milieu d'un référent autre, pour obtenir Black, et ainsi de suite.* C'est bien la découverte du mouvement de la découverte. On peut discuter si Comte l'a vu, mais tout se passe, tout se construit et tout se dit comme s'il l'avait vu. Le déplacement des concepts est problématisé chez lui sur la dichotomie des lois et des méthodes : les premières sont quasi régionales, et c'est pourquoi elles ne peuvent se réduire à l'unité, les deuxièmes traversent l'encyclopédie. Or le mot le dit bien : la méthode, c'est le chemin de traverse, c'est le parcours métaphorique. Au sens le plus strict, le discours de la méthode, c'est la métaphore. Ou : la méthode est le parcours, la métaphore est le discours. Et la loi ponctue le chemin : voyez comment le *Cours* fait gloire au magnétisme d'être newtonien, comment il reste prudent quant à la possibilité pour le phénomène capillaire de le devenir, comment il interdit à la sociologie de le rester. Première voix : parler dans et par la linguistique. Mais, tout aussitôt, la deuxième voie, dans le signifié des régions singulières. Chacune d'elles est un modèle réalisé, construit et travaillé. La théorie présente des structures formelles, dont l'encyclopédie déploie une famille ordonnée de modèles, géométrique, mécanique, astronomique, et ainsi de suite, dont le progrès, de plus, est génératif des structures elles-mêmes, par complexité croissante, par remplissements successifs jusqu'à saturation maximale. La philosophie positive est un système, par structures et modèles scientifiques, comme elle l'était dans les renvois de ses énoncés, comme elle l'était dans la constitution du dictionnaire de son propre récit. Dans ses invariants structuraux et ses transformations. Du point de vue génératif, et dans l'organigramme complexe des relations qui le composent. En termes directs, selon l'ordre et selon le progrès. Mes langages méthodiques s'invoquent dans leur propre objet. Mais tentons de les réunir. J'ai considéré, au départ, deux ensembles, celui de l'histoire et celui du classement. Un énoncé, choisi, du premier, choisi pour son importance et sa fonction de titre, la loi des trois états, étoilait ses images dans les miroirs multiples du second. Qu'il s'agisse de l'énoncé comme tel et de sa métaphorique globale, qu'il s'agisse du corpus scientifique exprimé dans son fonctionnement et ses résultats. Aux limites du transport, les lieux de la sociologie, on trouve, de fait, son image fidèle, identique. L'objet lui-même, comme image construite de l'image donnée. La dernière loi du savoir est la loi du récit. La constitution de la science est constitution de l'histoire, or la science n'émerge

pas sans que l'histoire la pousse dans le dos. Que la suprême image de l'objet soit l'objet soi-même, cela définit, comme en cercle, un ensemble de relations *spéculaires*. En cercle, c'est trop vite dit, car il faut, pour entrevoir les lois cycliques de l'encyclopédie et l'éternel retour des genèses, tracer localement les lignes de rappel dans un fouillis réglé d'une complexité nombreuse. Va et vient multiple, injectif, surjectif et parfois bijectif. Le langage des applications de l'œuvre sur elle-même, ou d'un sous-ensemble de l'œuvre sur son complément, dit, d'un coup, tous les autres langages. Non plus l'explication du positivisme, mais son auto-application sur soi. Dès lors, vous trouverez, d'un élément choisi, une ou plusieurs images, de la loi des états son reflet à la d'Alembert, à la Black et ainsi de suite, et d'une image surdéterminée, saturée, la dernière, l'image de l'image, l'objet. Ce parcours n'est rien moins que le dessin de la *spéculation*. Où l'objet n'est plus, en dernière instance, qu'image d'une image. Ainsi pour les raisons que je viens d'énoncer, par les divers langages que je viens de parler, à travers les méthodes que je viens d'adopter, sur le dessin global que je viens de tracer, le système de Comte est spéculatif. Or, de nouveau, l'auteur l'écrit, dans sa langue autochtone : il dit « la loi des trois états *spéculatifs* ». On dirait qu'au début du dix-neuvième siècle, les grands systèmes représentatifs portent en eux tracés, frayés, reconnaissables, les chemins ordonnés de leur législation spéculaire. C'est sans doute pourquoi le langage ensembliste des applications, *définissant pour soi la pure essence de la spéculation* et ne disant qu'elle en ses énoncés (d'où sa pureté dès l'état naissant), s'applique à eux sans tremblé ni lacune. Or ce langage, où ses substituts formels du temps, est, électivement, celui que Comte refuse de ses forces bandées, car il révélerait la faille de l'ouvrage : qu'il y va beaucoup moins de physique, des choses elles-mêmes, que l'auteur ne le dit. Mais il l'avoue pourtant, lorsqu'il découpe la généralité de l'abstrait. Otez toutes choses, que j'y voie. Que je voie *l'harmonie*, celle du monde, par exemple, et de l'astronomie. Voir un spectacle objectivé dans et par ses images spéculaires, un décor, notre niche bornée par nos besoins, monde toujours déjà humain hors de quoi nous n'avons rien à faire et donc rien à savoir. L'observé n'est plus que ce qui est placé alentour, observable ou attendant d'être observé, le corrélat de nos besoins, le correspondant de notre besoin théorique. Monde réservé à qui n'est pas aveugle, où la physique est interdite de séjour, monde optique, espace théorique aux pures images, imaginaire. Contre son nom, le positivisme est une théorie de l'harmonie spéculative.

Résultats acquis seulement aux faveurs d'un exemple. Qu'il soit de compréhension forte ne suffit pas. Il faut aller plus outre afin de les consolider. Mais l'exercice est aisé, désormais : inventorier les énoncés, rouler la même pierre sur les frayages parallèles. L'équivalence d'état et de régime nous convie à poursuivre le chemin le plus voisin, à propos du second énoncé. Les deux termes sont de grammaire, comme de statique, de physique et d'astronomie, les deux premiers couples, de médecine et de biologie, d'administration et de politique, le dernier couple. La loi fondamentale peut s'énoncer, par conséquent, la loi des trois régimes, et ouvrir à nouveau un espace de déplacement et de choix, celui de l'encyclopédie canonique, celui du dictionnaire. D'où, à nouveau, les signatures éponymes. Laplace : à l'état de régime, le monde planétaire est stable, ou invariant par variations. Fourier décrit les équations de régime pour la propagation de chaleur dans les corps. Voir, au passage, l'équilibre entre le milieu et l'organisme et la victoire temporaire contre les forces de la